

Vérossaz où « brillent les bouches des canons valaisans », puis d'« occuper » le pays jusqu'à Martigny et de le désarmer ; écrivant au fil des jours et des événements, pour lui-même et pour sa famille restée aux paisibles travaux de la campagne à Givrins, sans souci d'arranger l'histoire ou même de l'écrire, Urbain Olivier nous a laissé des notes d'une spontanéité et d'un accent sans apprêt qui font pour nous leur charme et leur prix. Ces « choses vues », et bien vues, sont vraiment le témoignage d'un honnête homme, qui se donne tel qu'il est, ne cèle ni les hésitations, et les préjugés même dont lui, ses camarades et ses hommes sont animés en pénétrant dans ce Valais encore totalement inconnu alors (et tout autant méconnu), ni la surprise qu'ils éprouvent à le découvrir, ni la satisfaction que leur procure cette conscience de fraternité soudain révélée, malgré race, idées politiques et frontières. Ce pays fermé et sauvage ; ces hommes rudes, silencieux et solitaires, tout de noir vêtus, qui ont leur légende et dont on ne sait à quelles atrocités ils se livreraient si l'on ne surveillait les abords du Rhône ; ces demeures toutes peuplées d'images pieuses inspirant une crainte superstitieuse aux intrus qu'elles semblent épier de toutes parts, — en les approchant, en les connaissant, on les voit tels qu'ils sont, on s'aperçoit qu'il y a avec eux plus de liens et d'affinités que de divergences. On est accueilli sans haine, par une grande foule, les hommes, un rameau à leur chapeau, les femmes sur le pas de leur porte, et, chose incroyable, on défile parmi des maisons pavoisées du drapeau fédéral ! Au passage ; à l'étape, c'est « vin nouveau excellent » — vin encore dans les cuves avec sa grappe, et dont plus on boit, plus on est altéré, — « très bon fromage », pain noir en abondance et « beau pain de Martigny ». Et, mieux encore, c'est le contact avec les hôtes, humbles Pacolat à Dorénaz, aimables Tavernier à Martigny, docte et disert chancelier De Bons à Sous-Vent, grand seigneur et si simple ; ce sont les yeux et les cœurs qui s'ouvrent, la compréhension et l'estime réciproques qui naissent... Ces scènes essentielles et qu'il faut lire, celles chez les Tavernier, chez les Pacolat surtout (cette dernière proprement admirable¹), dissipent un malentendu séculaire, éclairent tout de leur rayon éblouissant. Aussi, quelle joie profonde, quelle « joie universelle » quand on sait que le sang fraternel ne sera pas versé, que « la guerre est finie », quand circule la nouvelle que ces Messieurs du Conseil d'Etat vaudois rentrent à Lausanne en voiture, après avoir trinqué avec les délégués du Gouvernement valaisan ! « Il eût suffi sans doute, note Olivier, de dix balles envoyées par nos sentinelles de l'autre côté du Rhône pour engager un combat, pour nous lancer en Valais, et pour faire le jeu de ceux qui voulaient du sang répandu. Dieu nous a gardés ; c'est lui-même qui a tranché cette redoutable question suisse comme il l'a voulu. Maintenant, demandons-lui d'en tirer le bien que lui seul en peut tirer. » Et, jetant autour de lui un regard pénétrant et qui dépasse notre pays, le narrateur élève le débat, il nous livre son inquiétude, et son invincible espoir : « Voilà où nous sommes aujourd'hui. Sur des ruines, partout ! Et c'est avec des ruines qu'on prétend rajeunir le monde et améliorer le sort des populations ? Folie ! Folie ! Mais les desseins de Dieu s'accomplissent. » Les voies du salut, qu'il nous indique (aide-toi, et le Ciel t'aidera !), sont, outre le labeur et la foi dans l'homme et la Providence, l'union, la justice, la concorde et la modération. Ni « alliances séparées » ni « despotisme » ; ni chimères, ni haines...

Ce modeste « journal » d'une époque qui nous paraît déjà si lointaine, dégage ainsi de grandes et d'actuelles leçons. C'est pour l'avoir bien vu que M. Frank Olivier a voulu le publier, pensant justement, comme il l'a dit, « qu'il n'était peut-être pas inutile, en un temps où toutes les forces de la nation sont requises pour le service de la patrie, de rappeler que d'autres générations ont dû, elles aussi, résoudre de graves problèmes et affronter de sérieux dangers », et qu'elles l'ont fait victorieusement.

* * *

La « Solitude montagnarde », de M. Charles Gos², est un livre émouvant et délicieux, qui sent le soleil et la neige, qui est tout balayé, vivifié du vent de

¹ Pages 235 et 236. Les détails de cette vérité abondent, mais pas tous aussi agréables pour notre amour-propre, il faut le reconnaître.

² Editions Victor Attinger, Neuchâtel 1943.

chez nous, tel qu'il a passé sur les glaciers, sur les mélèzes bruyants, sur les immobiles prés en fleurs, sur le village silencieux et les étables. Comme son père, le peintre Albert Gos, que tant de nos alpages ont vu, ses couleurs et ses pinceaux dans son sac, son violon sur le dos pour enchanter les pâtres et s'enchanter lui-même, M. Charles Gos a non seulement escaladé nos montagnes pendant plus de quarante ans : mais, quittant la ville, il est venu habiter au fond d'une de nos vallées, là-haut vers La Fouly, pour y vivre de la vie la plus simple, au milieu des simples. Il a partagé l'existence des paysans et des pâtres. Sachant tout comprendre et tout voir, les jumelles en bandoulière pour le cas où ses yeux, auxquels rien n'échappe, ne suffiraient plus, le pain sec des chèvres et le sel du troupeau au fond de sa poche — et, ce qui est essentiel, la simplicité et l'amour au fond du cœur, — il a vagabondé par monts et par vaux, à toute heure, et il a regardé ce pays, ces gens et ces bêtes. Il les a aimés et s'en est fait aimer (oui, même des bêtes) ; il les a entendus parler (et les bêtes elles encore), il a su les écouter et leur parler. Et, d'une plume aussi colorée, aussi sûre que les crayons et les pinceaux paternels, dans une langue aussi vive que la musique abolie de l'alpestre violon, il nous dit ce qu'il a vu et fait, printemps, été, automne, hiver, là-haut où rien ne se passe, où il semble que rien ne se passe... Et voici, ô miracle, que ces notes au jour le jour, sont pleines de drames et de comédies en cent actes divers, d'événements prodigieux qui intéressent la forêt, la terre, l'oiseau, le chamois ou la marmotte, le « modzon » couchant à la belle étoile ou la « reine » dominant le pâturage, et les hommes aussi, bien sûr, le garde-chasse, le maître berger, Basile, Ulysse, Candide, Ismaël, tous. Et c'est là toute la vie, notre vie valaisanne même, avec son humilité apparente et sa grandeur réelle, pour qui sait l'accepter et la comprendre. Comme l'auteur l'a expliqué on ne saurait mieux lui-même, par un contact de tous les instants, l'homme se rapproche de la vie des choses, des bêtes et des êtres. « Et alors, ce grand mystère s'éclaircit lentement : Derrière l'élément pittoresque, une vie en profondeur apparaît, insoupçonnée, où chaque détail prend une valeur nouvelle, *sa valeur*, où chaque aspect revêt un rôle particulier, le rôle qu'il joue dans cette immense communion ». Voilà le grand mot prononcé. Dans cette communion est le secret prenant du livre ; la clé de cet « élan vital qui semble animer les choses », c'est qu'on les a contemplées « avec un certain esprit de mysticité et qu'on a réagi — parce qu'on l'a sentie — à leur vie obscure ». Alors tout s'éclaire. « La voix des hommes est souvent moins belle que le langage intime du silence. Et quand à la vie des choses s'ajoute celle des bêtes sauvages ou domestiques, habitantes de ces lieux, et quand à celle des bêtes s'ajoute encore celle des gens de là-haut, alors cette solitude s'anime d'émois profonds et ce silence n'est plus le néant du chaos : il s'emplit de murmures sublimes, de confidences touchantes et de gestes émouvants qui parlent au cœur et auxquels l'âme ne saurait rester insensible ».

Ces murmures, ces confidences, ces gestes, les voici transcrits. Et en effet, vous verrez la merveilleuse amitié de l'auteur pour toutes les choses créées, pour tous les êtres, pour la pauvre chèvre perdue, pattes cassées, dans le désert des altitudes, pour le papillon pris dans la neige, pour le chamois tombé sur le glacier, pour la magnifique et jalouse « Venise », reine du troupeau. Il vous dira comment une reine vaincue peut dépérir et mourir de chagrin, comment la vache « qui n'aime pas le pâturage » s'enfuit de la montagne, prudente et rusée, sans bruit, tendant le cou pour que ne sonne pas sa campane. Il vous dira mille autres choses dont vous ne vous étiez pas avisé, mille ravissants secrets. Vous entendrez la voix et les mots des pâtres mêmes. Et, à chaque page, servant de décor à ces accents familiers, au vent, aux sonnaillies, aux beuglements, vous verrez surgir, en quelques sûres touches d'azur, de lave ou d'or où semble que revive le Peintre de l'Alpe, le visage du ciel et de la saison, un paysage d'une beauté achevée.

Lisez ce livre authentiquement valaisan, sans une fausse note, ce livre où les battements du cœur d'un homme se mêlent à ceux du cœur d'un pays, et vous adopterez son auteur comme l'ont adopté les bergers et les pâtres de Ferret ; vous lui direz, vous aussi, à chaque nouvelle rencontre, en vous épanouissant et lui tendant la main : « Ah, M'sieur Gos qui vient nous faire visite ! ça c'est une bonne idée... »